

Perdue Debat

69

La saga de l'Auvergne N°1 et 2- La réfugiée.

Auteur Robert FAURD. Philosophe de la vie et de la Liberté.

C'est l'histoire d'une fille qui perdu sa mère dans un affrontement qui opposait deux clans différents, entre une patrouille allemande contre des maquisards aux fins fonds des « bois noirs » de l'Auvergne. Avant le nuit, elle avait trouvé au pied d'un arbre, une petite sorte de creux ou elle avait fait un nid avec de la mousse et s'était recouverte d'un énorme tas de feuilles. Dans le nuit lorsqu'un homme qui passait à côté de son abri, il a entendu les feuilles qui bougeaient d'où émergée d'une boule de chiffons un petit visage transpirant la peur. Il l'a de suite enveloppé dans sa cape et l'a serré contre lui.

.....

J'avais subitement entendu des bruits de pas et malgré moi je m'étais mise à claquer des dents en même temps qu'un frisson de peur m'avait glacé d'un coup. Je pense que l'homme, car il s'agissait bien d'un homme, avait lui aussi eu peur. Mais, il ne pouvait rester sur cette sensation désagréable. Il s'était avancé et avait du voir une boule de chiffon d'où émergeait un petit visage transpirant la peur.

- Qu'est ce que tu fais là ? Avait-il dit de sa voix bourrue.

J'avais répondu de suite.

- Ne me faites pas de mal. Je suis une fille.

- Dis moi qu'est ce que tu fais là ?

Je me suis perdu.

- Allez viens avec moi ou tu vas prendre du mal.

Il m'avait conduite dans sa maison et m'avait donné à manger une grande tranche de pain de seigle avec un morceau de lard qu'il avait retiré d'une marmite avec ses doigts. Puis, il avait ranimé le feu de bois, mis de l'eau à chauffer, qu'il avait versée ensuite dans un grand baquet de bois.

- Allez lave toi, tu sens le bouc et ça va te réchauffer.

Je m'étais enfoncée jusqu'au menton dans le baquet d'eau tiède et le temps de se remettre, l'homme avait dit :

- Allez lève toi, que je te lave !

Depuis de nombreuses années, je me lavais toute seule, mais par timidité, je n'avais pas contesté l'ordre qui m'était donné d'un ton naturel. Je m'étais levée en lui tournant le dos et en posant mes mains sur mes seins. Il avait savonné un gant de toilette et l'avait passé délicatement sur mon dos, ensuite sur ma poitrine, sur mes cuisses que je tenais serrées. Puis, il avait dit :

2

***2- Ecarte les jambes, que je te lave comme il faut entre les cuisses. Ca doit faire un moment que ça n'a pas vu d'eau dans ce secteur.

Dans d'autre circonstance, j'aurai hurlé, mais j'obéissais sans dire un mot. Je lui tournais le dos, j'avais l'impression ainsi de ne pas être nue. C'était comme une glace, il ne pouvait pas passer derrière et me voir. Je sentais le linge moussieux glisser lentement sur mon sexe et d'étranges sensations m'envahir, insensiblement j'écartais de plus en plus les cuisses. Au bout d'un moment, alors que ça devenait de plus en plus agréable, il s'est arrêté subitement et m'a séchée avec une serviette qu'il avait réchauffée devant le feu. Il m'a tendu une de ses grande chemise et dit :

- Met ça, elle est un peu grande, mais elle te tiendra chaud. Et allez au lit ! avec un grog sucré au miel, ça va te mettre le sang en mouvement et chasser le mal.

Il avait préparé un grog chaud et fort qu'il m'avait obligé à boire brûlant et qui m'avait tourné la tête tellement il y avait mis de niolle. Puis, à son tour, il s'était glissé sous les draps à mon côté et dans le mouvement il m'avait prise dans ses bras. Ce geste m'avait réchauffé le coeur, je n'étais plus seule, comment le remercier de tout ce qu'il faisait pour moi.

La réaction du froid, de la peur, du repas, du bain, du grog et du contact de l'homme faisait que je brûlais littéralement à l'intérieur et j'ai presque trouvé un soulagement lorsqu'il a posé sa main légèrement fraîche sur un de mes seins. Il l'a caressé un moment en silence, comme si cela avait été la tête d'un chat. Je n'osais pas faire un geste, ni dire un mot, j'étais à sa merci. Mais pour rien au monde, je n'aurai voulu retourner dans mon terrier à grelotter de froid. Il a du le penser, car il a dit :

- Tu as eu de la chance que je passe vers toi, sinon tu pouvais mourir de froid cette nuit ou attraper la crève, alors faut être gentille avec moi et je le serai avec toi.

- Comment être gentille ?

- Ben ! J'sais pas ! Etre gentille, c'est être gentille !

Il avait ponctué ses paroles en enfermant plus fermement mon sein dans sa main.

- Vous me faites mal !

- Excuse moi, je ne voulais pas. Au contraire, je veux te faire du bien.

- Faut pas me toucher là, c'est pas bien.

3

<<<4 - Qui est-ce qui t'a dit ça ?

- C'est le curé en confesse. Un jour, il m'a demandé si je m'amusais avec les gars. J'ai dit que non. Alors, il m'a bien mis en garde et dit qu'il ne fallait pas me toucher ou me laisser toucher par les gars à cet endroit, sinon j'irai de suite en enfer. Il m'a dit, que c'était un péché mortel.

- Tu l'as cru ?

- J'ai pas compris ce qu'il voulait dire sur le moment. Mais, je commence à en saisir le sens et je me pose la question comment un curé peut-il être au courant de ces choses ?

- Les prêtres ont été formés et conditionnés à vivre dans la peur du connu et de l'inconnu et transmettent leur peur qu'ils entretiennent comme une flamme. Ils ont plus de pouvoir sur des gens malheureux que sur des gens heureux. Leur pouvoir est faible avec les riches et très grand avec les pauvres et les malheureux.

- C'est vrai, c'est lorsque je suis malheureuse que j'ai envie de rentrer dans une église, sinon je passe devant en courant.

- L'histoire de Dieu et de la terre est simple à comprendre. Dieu est venu sur terre pour y déposer la vie en la peuplant de plantes et d'animaux. Ensuite, il y a mis l'homme à qui il a donné un grand cerveau pour diriger et inventer, mais aussi des instruments d'une perfection inimaginable qui sont les yeux et les mains. Le cerveau pense et commande et les mains agissent et font. Les choses pouvaient en rester là, mais avec son cerveau qui pensait, l'homme a découvert l'ennui, le mal de vivre. Alors Dieu a voulu lui faire un cadeau et il a fabriqué son chef d'oeuvre, "la femme" puis il est parti ayant accompli son oeuvre et les a laissés se débrouiller.

- Vous avez le don de rendre les choses de la vie simples et votre raisonnement semble couler de source.

- C'est comme ça que ça c'est passé dans les grandes lignes, mais ne crois pas que ce soit aussi simple. Pour en revenir à la femme, dis toi bien que Dieu n'a pas fait d'erreur dans sa conception, qu'il n'a pas mis de pièces en trop ou inutiles, tout ce qu'il a mis en elle sert un moment ou un autre. Je dirai même plus, il faut s'en servir ou alors c'est faire un affront à Dieu de dire : "cet organe est inutile", ou "je n'ai pas envie ou ça ne me plaît pas de me servir de cette partie de mon corps". Tout ce que Dieu a créé est fait pour servir. Le plus grand scandale, celui qui est une insulte à Dieu, c'est le refus des prêtres et prêtresses d'avoir des enfants, ceux là iront en enfer, pour avoir rompu la chaîne de la vie dont ils étaient porteurs et responsables.

- Je n'avais pas pensé à ça.

<<<3 Il n'avait pas répondu et dit : >>>

- Tu fréquentais des gars chez toi ?

- Oui ! J'ai des cousins. Pourquoi ?

- Je veux parler d'amoureux qui t'embrassaient, te touchaient et avec qui tu étais bien ?

- Non, pas de ceux là ! Je connaissais des gars, mais comme j'étais dans un pensionnat de jeunes filles et il ne fallait surtout pas parler aux garçons ou on passait pour une fille pas sérieuse.

- Vous n'êtes pas dégourdis en ville, nous à la campagne à partir de dix ans ont embrassent les filles et ont soulèvent leurs gounelles.

- Je n'ai jamais pensé à ça. Je croyais que c'était seulement les gens mariés qui se faisaient des mamours. Un jour, je suis allée au mariage d'un cousin et j'ai été surprise de le voir faire des câlins après la cérémonie, devant tout le monde, à celle qui était devenue sa femme, alors qu'avant il était plutôt distant.

- Ça t'a fait drôle ?

- Oui ! Assez ! Je ne comprenais pas ce que le mariage changeait entre eux.

- En fait rien ! Mais il avait, en devenant son mari, tous les droits sur elle et il le montrait. A son tour, elle devait montrer aux invités qu'elle était soumise et prête à consommer son mariage et satisfaire les caprices que le maître qu'elle avait accepté pour toute sa vie devant le prêtre et les invités allait lui imposer.

La main de l'homme caressait ma poitrine, caresse que je trouvais de plus en plus agréable. Elle se promenait aussi sur mon ventre, c'était tellement doux et sensuel dans la chaleur inespérée de ce lit que je n'avais pas la force de le repousser. Encouragé par ma passivité, dans le mouvement, il avait fait descendre sa main jusqu'à la naissance de ma toison de fille ou son majeur avait poursuivi sa progression et glissé entre mes cuisses que je tenais fortement serrées pour protéger mon trésor, mais aussi pour respecter le puissant tabou de l'interdit qui m'empêchait de m'abandonner totalement aux délicieuses sensations que le frottement de son majeur sur un petit bouton que je connaissais, éveillait en moi.

- Laisse toi aller, tu ne risques rien, c'est juste une caresse. Je vais te faire du bien.

- C'est mal, c'est un péché de faire ça.

5

<<<5- Tu comprendras au court de ta vie, que ton corps est ce qu'il y a de plus fragile et de perfectionné qui existe sur la terre. Il faut le respecter, l'entretenir et lui faire plaisir de temps en temps. Une femme m'a appris comment il faut faire avec une femme pour lui faire plaisir. Je n'ai pas à garder ce secret pour moi, mais bien au contraire, je dois en faire profiter. Bien sûr, il faut être discret, ça ne se dit pas, c'est un secret qui se communique d'homme à femme et de femme à homme. Si à l'endroit où je te touche, ma caresse t'est agréable, dis toi bien que c'est que Dieu l'a voulu ainsi et que ce n'est pas mal. Mais aussi, s'il nous a fait nous rencontrer, ce n'est pas sans raison. Lui, il sait pourquoi ! Nous, nous le saurons peut-être demain, ou peut être jamais. Mais ce n'est pas sans raison.

- Vous êtes sûr que ce n'est pas un péché si je me laisse tripoter ?

- Mais, non ! C'est pas un péché, bien au contraire tu dois sentir en toi la joie de Dieu, qui voit que tu es heureuse dans tout ton corps pour le remercier. Pense simplement que tu devrais être en train de mourir de froid, que tu es bien au chaud et que je vais te donner du plaisir.

Pendant la discussion l'homme n'était pas resté inactif et sa main avait progressivement investi tout le confluent des jambes de la fille. Elle sentait son corps envahie par une vague de sensations troubles et agréables. Petit à petit, elle sentait ses cuisses s'écarter pour offrir le moins de résistance possible aux doigts qui exploraient ses chairs. Il avait remonté la chemise au dessus de sa poitrine et posé sa bouche sur le mamelon des seins dont il suçait les petits bouts érigés et provocateurs.

- Tu aimes ? c'est bon ?

- J'aimes, mais j'ai honte. Je ne vous connais pas.

- Tu aimerais mieux être avec quelqu'un que tu connais ?

- Oh, non ! Surtout pas, je ne pourrai pas.

- Tu vois bien la complexité de l'âme humaine. Peut-être que moi non plus, si je te connaissais, je n'oserais pas. Comprends simplement que nous sommes dans la main de Dieu et que si nous ne savons pas pourquoi ? Lui le sait.

Le silence était revenu et ils s'étaient concentrés sur les sensations données et reçues. Elle était de plus en plus dans un monde irréel et comme dans un rêve elle avait senti l'homme se mettre entre ses jambes et la caresser avec quelques choses de chaud, doux et dur en même temps.

- Qu'est-ce que vous faites ?

<<<6- Le message est clair, le jour est venu d'abandonner ton état de fille, pour celui de femme. Je vais entrer en toi de la façon dont Dieu l'a conçu, afin que nous ne formions qu'un seul corps.

- Je vais avoir mal ?

- Non ! Si tu désires que nous ne fassions qu'un seul corps pour être agréable à Dieu.

- Oui ! Je le veux. Je le veux de tout mon être, qui ne semble n'avoir vécu jusqu'à ce jour que pour cet instant.

Elle avait senti comme un petit déchirement, en même temps qu'une brûlure entre ses jambes. Mais elle les avait immédiatement effacé de sa mémoire pour se concentrer sur la progression de l'homme en elle dont elle ne voulait pas perdre la moindre sensation.

Elle sentait ses chairs s'écarter lentement, comme les pétales d'une fleur qui s'ouvre à la pénétration des rayons du soleil. Elle sentait ses chairs envelopper celles de l'homme pour le phagociter et ne faire des deux qu'un seul organe de vie dans lequel leurs deux êtres étaient concentrés. Lorsqu'après un temps qui pouvait être des minutes ou des heures, lorsque l'homme a été au bout de sa progression, il avait dit simplement avant de poser ses lèvres sur sa bouche :

- Bienvenu dans le monde des femmes, que le bonheur que Dieu y a prévu, te soit largement accordé. Et, il le sera, si tu sais le voir derrière toute chose. Allez maintenant ! Viens ! Viens!

Alors lentement, très lentement, il avait commencé ce mouvement vieux comme le monde que les non initiés prennent pour un va et vient, mais qui en fait est celui circulaire de la bielle, qui est une spirale qui fait atteindre des vitesses fantastiques à son axe. Ce mouvement qui fait sortir du secret des corps, des sensations inaccessibles par tout autre moyen. Lentement, très lentement, une étrange mélodie venant du fond des âges est sortie des lèvres de la fille et son corps en a suivi le rythme. L'homme, attentif aux réactions de sa compagne, avait compris qu'il était invité au premier voyage au royaume du plaisir, de celle qui venait de devenir femme. Dans un souffle, il avait dit :

- Tu comprends que Dieu existe. Allons lui rendre visite dans son paradis.

- Evidemment, si le plaisir se partage il est double. On a le plaisir de donner et le plaisir de recevoir en même temps.

La saga de l'Auvergne N°2 – Les soldats perdus.

Auteur Robert FAURD. Philosophe de la vie et de la Liberté.

Le thème est celui de la violence et de la guerre. Lorsque la mort est le point dominant et où la vie et le sexe sont dominés. Les faits se passent en dehors du présent vécu. Les personnages s'agitent dans une sorte de brouillard où on ne les voit pas, ce sont des ombres ou des fantômes et ils ne se voient pas eux même.

Le thème de ce conte concerne deux femmes : une fille et sa mère qui fuient les Allemands et ont trouvé un refuge provisoire pour passer la nuit dans une vieille grange. Je pense que cette séquence pourrait être la suite à "La Réfugiée" et s'intégrer dans la Saga.

Comme dans un rêve, les paupières presque closes, je voyais le soldat approcher en silence et nous regarder dormir comme on regarde quelque chose que l'on a conservé au fond de sa mémoire, mais dont on ne sait plus si cela existe encore.

Je savais que ces hommes avaient vécu le cauchemar de la guerre, le bruit de la bataille, les cris et le sang avaient été leur lot quotidien. Les femmes étaient représentées par une photo de leur mère ou de leur fiancée dans leur portefeuille.

Subitement devant eux, à leurs pieds, deux femmes endormies ou faisant semblant de l'être. La plus jeune, donc moi, était couchée sur le côté et je sentais que ma jupe avait glissé et laissait voir une cuisse maigre et le début d'une fesse ronde et plus remplie.

Ma mère avait ouvert les yeux et l'effroi s'était lu sur son visage en voyant le cercle de soldats en haillons, le visage maigre et sale, les yeux exorbités d'avoir vu trop d'horreurs, des yeux qui disaient "enfin des vivants, des êtres qui ne tuent pas. C'est pas croyable ! Des femmes ! Ça existe encore!".

Mais, ces yeux brillants, trop brillants, avides de voir, avaient effrayé ma mère qui avait de suite pensé qu'ils allaient nous tuer. Elle avait eu peur et crié me faisant sursauter et mouiller de sueur froide. J'avais subitement réalisé à mon tour que ces soldats, ce cercle de démons sortis tout droit de l'enfer, allaient nous faire du mal. A mon tour, j'ai hurlé ma peur, pourtant en un éclair, j'ai pensé "on ne tue pas les femmes...".

En fait, c'était nos soldats en déroute et rien n'aurait dû se passer si nous nous étions mises à genoux comme des saintes, implorant la pitié et embrassant les mains de nos défenseurs.

<<<2Mais, par nos cris et nos faces certainement déformées par la peur, nous les avons rejeté alors qu'ils avaient quitté famille et amis pour combattre pour nous. Nous les avons rejetés parmi les démons, ceux que l'on implore pas, mais que l'on fuit.

Ma mère a saisi ma main et voulu partir en courant, je l'ai suivie, mais l'instinct du chasseur avec des hommes entraînés et conditionnés à la poursuite des ennemis a joué instantanément. Par réflex, les soldats ont du penser que nous étions des espions allemands déguisés en femmes, (on a déjà vu des ennemies se déguiser en femmes et massacrer des dizaines d'hommes qui avaient hésité de tirer sur des porteurs de jupon) ils nous ont rattrapé et plaqué au sol en un instant. Immobilisées par terre, un couteau sur la gorge attendant l'ordre de leur chef de nous l'enfoncer dans le cou.

Le chef dirigeait ses hommes comme au combat. Il avait crié "rattrapez les", ensuite "tenez les". L'action avait été menée comme à la parade. Ma mère aurait pu me sauver encore en implorant le chef de m'épargner et en s'offrant de son plein gré, mais elle l'insultait et se débattait comme une furie. Je pense qu'elle avait compris ce qui nous attendait et voulait pouvoir dire plus tard qu'elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour ne pas se laisser faire et me protéger.

Le chef avait fait signe à ses hommes de rentrer les couteaux. C'était à lui de prendre la décision, dans l'échelle des valeurs, je constatais que j'en avais plus que ma mère, puisque c'était moi qui l'intéressais.

Je me débattais allongée par terre, tenue écartelée par quatre hommes, mon visage devait exprimer la peur de mourir et demander la pitié. Le chef avait calmement tiré son poignard de sa gaine, j'ai pensé que c'était la fin. Il s'est agenouillé entre mes cuisses, prêt à me plonger sa dague dans le coeur s'il découvrait un homme dans mes habits de femme.

Il avait saisi sur le côté ma culotte et d'un seul trait tranché le bout de tissu qu'il avait rabattu sur le devant. Il avait eu instantanément la réponse en voyant ma motte noire et luisante. En jetant un nouveau regard sur mon visage qui ne pouvait qu'exprimer l'angoisse en voyant cette face sale aux yeux brillants, il avait du penser : "jamais une femme ne m'a regardé comme cela chez moi, bien au contraire, je fais partie de ceux qui ont du succès".

Sans un mot, il avait rengainé son poignard de combat, avait défait sa ceinture et sorti celui d'homme. Il l'avait approché de mon ventre sous le regard comme hallucinés de ses hommes. J'étais trempée de sueur, la sueur aphrodisiaque de la peur couplée avec mes glandes génitales. Depuis la création les femmes sont forcées et si un combat précède le viol le vagin est abondamment lubrifié par la nature.

***3 D'un geste il avait fait signe à ses hommes de soulever mes cuisses en les écartant. Lorsque j'ai senti sa verge s'appuyer à l'entrée du conduit qui lui était destiné, j'ai poussé un cri en me contractant. Il a senti une ferme résistance et du penser que du fait de mon jeune âge j'étais encore vierge. (il se trompait de peu de jours).

Il a hésité un instant, mais le regard de ses hommes était braqué sur lui. Devant eux, il ne pouvait reculer ou avoir d'état d'âme, aussi s'en plus s'embarrasser de scrupules, il a poussé plus fort. Mon hurlement avait extériorisé le glissement de son membre dans le conduit étroit où il devait penser être le premier à pénétrer.

A côté ma mère, en échos, avait elle aussi poussé un cri, non de douleur, mais de femelle forcée par le mâle et les soupirs rythmés qui s'échappaient de sa bouche tenaient plus du plaisir que de la douleur.

L'homme n'a pas été long à inonder mon ventre et personne n'a jamais su que mes cris l'accompagnant étaient ceux de la jouissance et non ceux de la souffrance. Je n'étais plus vierge depuis quelques jours et j'avais la confirmation qu'un sexe d'homme ne fait pas mal si on est prête à le prendre en soi et si on l'accepte comme un invité et non comme un intrus.

Je comprenais le but de la leçon d'amour que j'avais reçu quelques jours avant et surtout que si les voies de Dieu nous semblent incompréhensibles sur le moment, elles le deviennent tôt ou tard. Une vie se construit morceau par morceau, ce qui compte c'est de les mettre les uns à la suite des autres et non les uns avant les autres. Dieu ne fait rien sans de bonnes raisons.

Je comprenais aussi, que si je n'avais pas vécu l'expérience de la chair et connu le plaisir dans la défloration, je serai avec l'épreuve que je subissais, devenu pour toujours traumatisée à vie. Dans le sexe, tout est dans l'idée que l'on s'en fait et non dans l'aspect mécanique du geste.

Par intuition, je sentais qu'il fallait laisser passer l'orage et surtout rester en vie. J'ai fait semblant de perdre connaissance et j'ai senti qu'à tour de rôle, chacun des hommes se vidaient en moi. Trois devaient avoir guère plus de vingt ans et je fus surprise de leur vitesse, ils devaient faire le concours du plus rapide, vingt ou trente secondes chacun. Un sourire intérieur m'est venu en pensant qu'ils étaient peut-être puceaux et que pour eux c'était la première fois.

fin à la page 4

Le dernier qui est venu sur moi avait peut être le double d'âge, il a repoussé les autres. Son membre était énorme, mais il l'a introduit avec douceur au contraire des autres qui m'avaient comme poignardé à tour de rôle. Une fois bien mis en place, il a commençait de bouger lentement et j'ai senti à

<<<<4 nouveau mon ventre s'animer et lorsqu'il a joui, j'en ai fait de même, en acceptant sa langue qu'il essayait depuis un moment d'introduire dans ma bouche. Je pense qu'il s'est rendu compte de mon plaisir, mais il n'en a rien dit, gardant pour lui ce secret qu'il ne voulait pas partager. Comme pour me récompenser de l'avoir accepté et d'avoir joui à son contact il m'avait ensuite protégé de ceux qui voulaient m'approcher, ~~par~~ la suite.

Mon bilan n'était pas négatif. J'étais devenu officiellement femme devant ma mère, je n'avais pas souffert et au contraire j'avais joui deux fois. Ma position de femme était donc claire et nette. D'un autre côté, nous étions devenus complices et ce n'étais pas si mal.

A côté de ma mère, semblait attirer les hommes, car lorsque l'un d'eux avait fini, elle geignait en restant les cuisses largement ouverte. Plus tard elle m'a dit, qu'elle avait eu atrocement peur qu'ils nous tuent, alors qu'être violé était le moindre mal et qu'elle avait tout fait pour qu'ils viennent sur elle, pour m'éviter de souffrir. Je n'ai pas été convaincu.

Elle avait été surprise que je n'ai pas les cuisses en sang, mais avait dit : "La première fois, j'étais comme toi, j'ai souffert mais je n'ai pas saigné".

RF241193 : 1293 --- 25 : 1317 --- 28 : 1409 --- 29 : 1631.